

**PETITS**  
**CONTES YUGCIBIENS**

**Guy Sembic**

PETIT SF NOIR NOIR

Il était une fois un tout petit enfant  
qui détenait entre ses doigts un  
pouvoir extraordinaire...

D'une simple pression de deux  
doigts de sa main serrant un caillou

de la taille d'un œuf d'oiseau, l'enfant activait un feu dont l'énergie était aussi puissante qu'un essaim d'étoiles explosant au centre d'une galaxie...

Mais le cœur et l'esprit de l'enfant étaient partagés entre le désespoir le plus noir et l'espérance la plus belle. Et comme la marée montante ou le printemps qui revient, l'espérance ne cessait de grandir après avoir tant de fois reflué jusqu'à ne plus devenir qu'un mirage lointain. Alors l'enfant qui connaissait son pouvoir ne pressait jamais le caillou entre ses doigts... Mais ce qu'il dut un jour voir, et même ce qu'il croyait ne jamais voir et qu'il vit ; ce qu'il sut alors du monde des hommes fit de son regard lucide tour à tour tragique ou heureux, un regard désespéré, vidé de tout retour d'espérance, comme le regard d'un chien qui, après avoir tant aimé ses maîtres, ne peut croire

en leur ignominie et s'y résout dans un cri d'agonie, le cri déchirant de l'innocence blessée et trahie.

Et c'est ainsi que l'enfant, fermant les yeux, pressa le petit caillou entre ses doigts...

Une nouvelle région inconnue, noire, vide et froide de l'espace apparut alors sur les cartes du ciel déjà bien trouées...

D'autres enfants auraient-ils eu le même pouvoir, pour que les cartes du ciel soient plus trouées que des écumoires ?

PETIT SF QUI NE  
PLAIRA PAS AUX ECRIVAINS  
ET AUX INTELLECTUELS...

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus du plus grand salon du livre du monde.

On ne va pas refaire Hiroshima...

Les hommes ne moururent pas et le Grand Salon du Livre connut un

franc succès.

Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était plus la pluie qui était tombée jusqu'à lors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur le Grand Salon, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.

Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots...

Mais ce n'était pas la nostalgie d'un temps révolu. C'était la nostalgie d'un futur très éloigné qu'aucun auteur de Science Fiction n'eût pu inventer.

Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps où se donnaient dans le monde ces salons internationaux du livre, avait, entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle dans le coin le plus lumineux du salon, là où se pressent autour du « kiosque sacré » les postulants à l'autographe... un visage blême, un regard de pierre, des mains de verre. Il voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris... ou de rat, et quelques borborygmes.

Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient,

épouvantés et incroyables, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches... Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !

Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents au Grand Salon, ou entre les nombreuses personnes réparties dans les diverses pièces autour du vaste hall d'accueil lors de conférences et débats thématiques, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et de petits cris graves ou aigus.

Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19<sup>ème</sup> siècle, à

proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ». La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, eut elle aussi un borborygme mais à peine audible cependant.

Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et inscrivit quelques mots dans le



Livre d'Or. A mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut... La brave dame manqua de s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérent, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.

D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les livres qu'elles avaient acheté, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer l'auteur du livre choisi, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.

Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes,

qu'une grande sacoche en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopinguait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de

chacun des deux auteurs, n'apparaissait plus sur ses livres. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, quoi qu'il en soit de même pour le langage articulé, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferrillés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient écumé

tous les stands de bandes dessinées. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle et sensitive qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Au stand des nouvelles technologies de communication, des gens d'âges divers qui, eux, ne s'intéressaient que très superficiellement aux livres et aux débats, toujours à ce moment même où Philippe Sollers blêmit et où les pages des livres devinrent blanches, s'étaient connectés sur internet et visitaient des sites. Très rapidement, les textes sur les écrans perdirent leur lisibilité alors qu'images et photos conservaient leur netteté.

Un vent de panique souffla sur le Grand Salon, les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes

venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région et de partout dans le monde, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpellèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé.

Les très nombreux livres de tous formats qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'évènement

paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre du Grand Salon, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace relationnel tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée

dans le langage parlé ou écrit si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.

Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité et du besoin comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.

C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'évènement.

Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs des livres, les écrivains, les

critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels.

Bien au-delà du Grand Salon, dans toute la ville, tout le pays et dans le monde entier disparurent ce jour là l'écrit et la parole. Mais la vie changea, la violence régressa. L'on n'apprit plus aux enfants à lire et à écrire puisqu'il n'y avait plus rien à lire ni à écrire. La connaissance, la technologie, le savoir faire, la civilisation, la transmission, l'information, tout cela ne fut pas affecté par la disparition de l'écrit et de la parole. Les gens utilisèrent une plus grande partie des capacités de leur cerveau, et notamment la faculté de mémoriser un nombre impressionnant d'informations puisqu'ils ne pouvaient désormais s'appuyer sur des supports écrits qui leur eût servi de béquilles.



Toutefois, durant le temps des dernières générations d'humains nés avant l'évènement, ayant appris à parler et pouvant donc comprendre le langage articulé, tout ce qui avait été enregistré sur des supports audibles put cependant être écouté. Ainsi s'écoutèrent en se congratulant de borborygmes et de petits cris graves ou aigus, les écrivains, les romanciers et les intellectuels, avant de disparaître peu à peu les uns les autres sans avoir de successeurs en leur genre.

## L'EXIL SANS SOLITUDE

Nous devons nous embarquer dans un gros avion – Mais était-ce réellement un avion ? – Pour un pays mystérieux et lointain – Mais quel pays ? – De la Terre ou d'ailleurs ? – D'au-delà de l'univers connu ?  
Nous marchions en rangs serrés,

mes compagnons et moi-même au milieu d'une foule de personnages étranges qui ne semblaient être d'aucun pays particulier, d'aucune origine proche ou lointaine. Tous ces gens s'exprimaient entre eux dans des langages qui étaient comme des cris d'oiseaux aux modulations et aux tonalités aussi diverses que les musiques des pays de la Terre.

Je ne connaissais ni les compagnons qui faisaient partie de mon groupe et en la présence des quels je me sentais en grande convivialité, ni les autres personnages si nombreux de la foule avançant en rangs serrés comme des prisonniers enchaînés mais sans gardiens et sans entraves.

Au bout de plusieurs jours de marche sous un soleil éclatant et un ciel d'un bleu absolu dans un paysage immense à l'horizon indéfini, sans arbres, sans maisons, sans rivières mais qui n'était

cependant pas un désert, nous parvîmes dans une cité inanimée et silencieuse, vidée de la totalité de ses habitants ; et là nous fûmes parqués à même le sol. S'il y avait des gardiens pour nous diriger, nous accompagner et organiser notre étrange transfert vers une destination inconnue, nous ne vîmes jamais ces personnages ni aux côtés de nos rangs ni devant nous ni derrière ni nulle part. Nous savions seulement que nous devons monter dans un gros avion.

Sur la plus grande place de la cité, aussi vaste qu'une dizaine de terrains de sport réunis, nous fûmes séparés en divers groupes. J'eus l'immense satisfaction de me retrouver avec les mêmes compagnons de marche depuis le premier de ces jours si bleus. Nous formions alors un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants et, sans que nous

pûmes savoir ce que devinrent les autres gens de l'immense foule... D'exilés ou d'émigrants... Nous fûmes dirigés vers un aérodrome dont le sol était en terre battue. Mais c'est à peine si deux ou trois petits « coucous » datant d'une époque « antédiluvienne », jonchaient tels de pesants insectes métalliques couchés sur le ventre, une piste imprécise en grande partie effacée dans une poussière couleur de brique.

Il y avait là, tout près de l'aérodrome, un bâtiment de poste, reconnaissable à son signe identificateur : un oiseau bleu sur une bande jaune au dessus de la porte d'entrée et des fenêtres à barreaux.

Nous étions tous, chacun d'entre nous, munis d'une longue lettre manuscrite qui sans doute devait être destinée à nos familles, mais aucun de nous ne se souvenait avoir

lui-même écrit de lettre.

Alors que je dépliais ma lettre afin de la lire, un énorme chat tigré, surgi de nulle part, se précipita vers moi, s'enroula autour de mes jambes et se mit à miauler longuement, me tenant ainsi une conversation qui me paraissait émouvante, comme si une vie entière m'était racontée, criée, scandée, hachée par une respiration irrégulière, un chagrin étouffé ou une espérance folle d'enfant perdu au milieu d'étrangers indifférents. Ce plantureux et volumineux minou ne cessait de quérir des « mamours » et des caresses que, dans un premier temps j'étais disposé à prodiguer mais qui très vite me mirent dans un grand embarras car nous approchions inexorablement du bureau de poste dont la porte déjà s'ouvrait.

Les premiers d'entre nous parvenus devant la porte ouverte

s'engouffrèrent en hâte et se serrèrent près d'un long comptoir, ménageant ainsi un espace pour ceux qui suivaient derrière. Je fus le dernier à pénétrer et aussitôt refermai la porte afin que le gros chat ne me suive pas. Mais l'animal gratta le bas de la porte et miaula longuement.

C'est alors que l'un de mes compagnons inconnus m'interpella avec les mots de la langue que je parlais : « Laisse le donc entrer, prend le avec toi, il représente peut-être quelqu'un que, dans une vie passée, tu as beaucoup aimé et qui te reconnaît ».

J'entrouvris donc la porte et le chat se précipita vers moi puis se coucha devant mes pieds.

L'employé du bureau de poste rassembla les lettres ; un grondement dont on ne savait s'il venait du ciel ou de la terre fit trembler les vitres, s'amplifia tel un

roulement de séisme de forte magnitude, et parut comme un astre métallique au long fuselage gris lumineux constellé de cercles de verre ce gros avion surgit du milieu du ciel. Et l'avion amorçant sa descente ouvrit sur chacun de ses flancs une porte par laquelle tomba une échelle très large de grosse corde. Enfin l'avion s'immobilisa à quelques mètres au dessus du sol et l'extrémité de l'échelle toucha le sable rouge.

Nous fûmes vingt humains et un animal à pénétrer dans l'avion. Aucun membre d'équipage ne nous accueillit et nous prîmes place, assis à même le plancher métallique, sans bagages puisque nous n'en avions pas depuis notre départ, mais sans la moindre peur ou inquiétude en face d'un avenir dont nous n'avions pas idée, unis les uns aux autres en une étrange et intense relation, tels des fœtus reliés entre eux dans le même

ventre maternel.

Le gros chat tigré ne miaulait plus, il s'était endormi entre mes jambes et semblait ronronner de tous ses rêves de félin dont les plus anciens bruissaient de toutes ces voix d'une femme que je reconnus enfin.

L'avion prit de la hauteur, se noya dans le ciel océan, nous ne revîmes jamais ces paysages sans arbres, sans maisons et sans rivières à la terre couleur de brique, ni ce ciel d'un bleu absolu, ni l'éclat de ce soleil qui ne nous avait pas aveuglé, ni aucune cité ni aucun être de ce monde dont nous ne savions si nous le quittions ou non...

Alors commença un exil sans solitude.

PETIT SF DE  
POLITIC FICTION

La Gauche et la Droite  
croulèrent dans les ruines fumantes  
et sanglantes des cités convulsées



dont la plupart des édifices éventrés ou aux façades découpées en aiguilles n'abritaient plus en de rares recoins, cavités ou couloirs, que des êtres faméliques vêtus de hardes, de petits groupes d'enfants à demi nus ou des vieillards crasseux se battant pour le contenu d'une poubelle.

Il n'y avait plus d'hôtel des impôts, d'école, d'hôpital ni même d'hypermarché et les gens dans les rues jonchées de détritits, parcourues par des hordes de « zappeurs » armés de pioches, de chaînes et de scies, tiraient des caddies dont les roulettes bloquées crissaient sur le macadam.

Au beau milieu de ce chaos post apocalyptique, subsistait encore, mal protégé par des barricades de véhicules enchevêtrés, de fûts, d'appareils ménagers, de postes de télévision et d'ordinateurs vomis des gueules béantes d'une hydre

citadine, le quartier des Ilotiers qu'au début des « Grands Evènements », les Libertaires et les Besancenotes avaient pris d'assaut. Mais les assoiffés, les baiseurs de mêmes, les trouduks à machette, les parias, les haut-le –goulot, les mordus de la sniffé, les égorgeurs, les violeurs ou même les hypocrites à petit budget, les otetoidelaquej'm'y mette, les pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient encore plus chier que les riches qui te sucent le croupion jusqu'à l'os, firent capoter le Super Plan Autogéré des Libertaires et des Besancenotes avec le concours crapuleux d'une flicaille à la solde des Grandes Maffias Scélérates Autorisées qui elles, saupoudraient les petits budgets avec de la came et du fric crasseux, écarquillaient les carreaux des branchés, des pèquenots et des rompucracus avec des flash pornos sur écrans de

portables. Et les carreaux se voilaient d'un brouillard jaune d'or, la rétine zébrée d'éclairs blancs...

Alors les Libertaires et les Besancenotes furent balayés par les Nazzisculpules dont le chef borgne au bandeau noir et à la main de fer, El Péni Mayor, imposa sur les cités moribondes un régime sec aux pruneaux de gros calibre, aux exécutions sommaires, aux camps de regroupement de populations suspectes dans les zones arides du Grand Hexagone à moitié incendié. Dans ces camps furent exterminés dans des « fours solaires » des dizaines de milliers de gens, tous déclarés par les Autorités Nazzisculpulaires de « viande contaminée ».

Il se leva tout de même au plus profond et au plus noir de ce chaos général en des lieux sinon protégés du moins isolés des ruines fumantes et sanglantes, des édifices éventrés,

des plages polluées, de la montée des eaux sur les côtes du Grand Hexagone, et de toutes les cités moribondes, un Grand Renouveau incarné par des politicards centralisateurs de pouvoirs qui balayèrent pour un temps indéterminé ces bandes de Nazzisculpules et les rois de la Pègre Planétaire, en instituant un régime qui, lui, n'était pas nouveau puisque déjà expérimenté sous une république de nababs ayant capoté dans une mondialisation économique et financière.

La Présidente Générale de la Nouvelle République était tout simplement « Madame la Présidente – Mairesse – Sénateuse – Députée – Curée »... Entourée de ses Sbiresses et de ses Mulâtresses sapées de court ferrailées piercinguées aux chevilles au nombril aux narines aux yeux et aux oreilles.

Et toute cette intelligensia féminine bariolée tigrée bikinisée fit du Grand Trésor de la Pègre Planétaire la manne officielle et les sermons des curés le « sénatus – consule » régisseur de la Loi Nouvelle et des atermoiements anticipateurs de chaos universel.

#### OBSERVATION DUN REPORTER EXTRATERRESTRE EN VISITE DANS NOTRE BEAU PAYS DE FRANCE

Lorsque l'un de mes prédécesseurs, rayolazeriste pour le compte de Spatiofiguéral, dans un article sur un pays de la Terre, la France, évoquait pour nos lecteurs de la Confédération des Planètes Unies, le monde des intellectuels, des journalistes, des diffuseurs de nouvelles et du rayonnement des personnages les plus connus de l'époque du second empire et de la

3<sup>ème</sup> république, il nous informait alors que ce pays, la France, était peuplé d'environ 32 millions d'habitants, mais qu'une immense majorité de gens n'ayant ni accès à l'information autre que celle qui était créée sur la place publique ni à l'éducation ni à l'expression écrite, n'avait aucune idée de cette existence que menaient les artistes, les écrivains et tous ces personnages « bien en cour » dans les milieux assez fermés et quasi inaccessibles au commun des mortels ayant pu quelque peu s'élever au dessus de sa condition d'origine.

Aussi la proportion des « esprits éclairés » par rapport à l'ensemble de la population était-elle très réduite et ne pouvait-elle qu'avoir un impact dérisoire dans l'évolution d'une société.

Le regard que je porte aujourd'hui sur ce pays de la Terre qui compte plus de 60 millions

d'habitants dans les premières années du 3<sup>ème</sup> millénaire de ce monde, ne m'incite cependant pas à me risquer en des comparaisons qui ne me semblent pas significatives de l'évolution d'une civilisation.

Je constate seulement que dans ces années là, les gens savent tous ou presque lire et écrire, que la vie et l'œuvre des personnages les plus connus des milieux littéraires et artistiques est commentée sur la place publique, filmée, photographiée, colportée ; que la télévision, les téléphones portables, internet, des millions de livres, de revues ou journaux sont non seulement des supports d'information, de connaissance ou de communication mais aussi des moyens de se divertir, de vivre son temps.

Les « esprits éclairés » seraient donc plus nombreux, proportionnellement, par rapport à

l'ensemble de la population, mais sans doute « fondus dans la masse », et bien que certains de ces personnages fassent la une des journaux, des émissions de télévision et les « grosses têtes » des palais des sports, de zéniths et autres structures géantes accueillant des milliers de gens, il reste à prouver que de tels « esprits éclairés » mais par quel éclairage, puissent contribuer d'une manière ou d'une autre à l'évolution d'une société.

Certes, artistes et écrivains, romanciers et intellectuels sont bien plus nombreux dans la France du 3<sup>ème</sup> millénaire qu'au temps de Napoléon III et de la 3<sup>ème</sup> république, mais que représente une production aussi diversifiée et surtout aussi indigeste quant à sa qualité réelle, aussi immense, consommable et jetable, dans ce qui semble être aujourd'hui une



déliquescence des liens relationnels, une émergence vacillante de quelques repères de plus en plus incertains et dont on se demande si l'existence même, telle que les générations passées s'y sont référées ou tels que le monde présent en perpétue le cours chaotique, a encore toute sa raison d'être.

L'esprit humain ne me semble pas, selon ce que j'ai pu constater, suffisamment évolué pour que d'une manière significative et généralisée à l'ensemble de la planète, les gens puissent vivre et communiquer entre eux, s'organiser en communautés, envisager un avenir à long terme, perfectionner leur technologie et acquérir des connaissances plus étendues, en se situant dans un environnement qui ne serait plus dépendant de ces repères traditionnels ou nouveaux.

## PETIT CONTE SF BIDON

Deux cosmonautes, Rag, venu de Bêta 31 et Uli, venu d'Alpha 17, se rencontrent sur Gamma 101.

Rag :

Je viens de la planète des Génies.

Uli :

Comment ça, la planète des Génies ? Ce monde bleu dans le système solaire ? J'en viens moi aussi. Mais il n'y a pas que des génies sur Terra1. On y rencontre aussi les Trouduks.

Rag :

Oui, c'est exact, il y a aussi les Trouduks.

Uli :

Explique moi, alors !

Rag :

Sur Terra1, depuis la dernière « mondialisation » comme ils

disent, les gens sont informés de tout ce qui se passe partout. Petits, beaucoup vont à l'école et plus grands, font des études. Alors, forcément, ils deviennent des génies.

Uli :

Cela en fait donc, des génies !

Rag :

Oui ! Ils sont des centaines de millions. Certains d'entre eux participent à des compétitions afin d'être différenciés, répertoriés et classés. D'autres renoncent aux compétitions mais n'en demeurent pas moins convaincus qu'ils sont les meilleurs dans leur genre. Et puis, il y a aussi sur Terral depuis la mondialisation, un Grand Marché des Génies. Car le génie se vend, s'achète, fait l'objet de transactions commerciales entre groupes très puissants de marchands formant des guildes et des réseaux concurrents qui se livrent entre eux des guerres

féroces.

Uli :

A quoi ça sert alors d'être un génie si l'on est acheté, vendu et si ce sont ces puissantes guildes qui font valser les génies comme les scories d'un tourbillon d'éclats d'étoiles ?

Rag :

C'est simple : être un génie ça sert à ne pas être un Trouduk !

Uli :

Les Trouduks sont les autres gens que j'ai vus sur Terra1. Ceux-là n'ont pas réussi à l'école, habitent dans des maisons à étages qui ressemblent à des poulaillers géants, n'intéressent les guildes de marchands que dans la mesure où ils peuvent produire de l'engrais en énormes quantités au prix de revient le plus bas possible pour que ça leur rapporte le plus gras de la soupe dont ils rentabilisent l'excédent en le recyclant dans d'autres soupes qu'ils sont seuls à bouffer.

Rag :

Sais-tu, Uli, que parmi ces Trouduks il y en a qui se prennent quand même pour des génies ?

Uli :

Oh, ça ne m'étonne pas ! Mais ceux-là, ils sont encore plus trouduks que les autres Trouduks !

Rag :

Et les vendeurs de génies font aussi du blé avec les Trouduks qui se prennent pour des génies et les innombrables génies méconnus. Ne les entend-tu pas, Uli ? Ils clament haut et fort, annoncent dans leurs pubs : « Génies méconnus, venez à moi, je vous référence sur le Marché des Génies ». Ainsi les Trouduks qui se prennent pour des génies se disent-ils : « Je n'ai pas réussi à l'école, je vis dans un poulailler à balcons mais j'ai des idées autant que les génies ! ». Nonobstant rondes oboles aux vendeurs de génies et longues files

d'attente, Trouduks juchés sur le haut de leur cul et génies méconnus aspirent à la fortune et à la reconnaissance.

Conclusion :

C'est bien pareil partout : ils se castagnent tous la gueule... Les Génies, les Trouduks, les marchands de la Guilde...

Rag et Uli, sur Gamma 101, ne se sont pas castagnés. Ils ont dialogué. Qu'en sera-t-il lorsqu'ils se rencontreront sur Epsilon4, un monde plus désuni encore que Terra1, où la puissance des diviseurs-régneurs dépasse celle des marchands de la Guilde ?

Gamma 101 est une planète du système Neutrina. Il n'y a pas d'êtres humains à sa surface. L'on ne se castagne pas la gueule sur une planète où ne règnent ni guilde de marchands ni une idée plus qu'une autre. Une planète vierge de génies et de trouduks.

... Ah, si ! Oh, pardon !  
J'oubliais... Il y avait tout de même  
des êtres sur Gamma 101. Enfin,  
quelques uns ! Des évadés de  
Terra1. D'anciens Trouduks et  
Génies devenus des ----- +

+ Génies ! Trouduks !... A  
vos marques ! Prêts ? Partez !

## **La meute**

Ce mercredi 4 mai 2005 au  
château de Cheverny en Sologne, à  
17heures comme tous les autres  
jours d'ailleurs, c'était le moment  
du déjeuner pour les toutous de la  
grande meute...

Il y avait bien là dans le chenil une  
cinquantaine d'animaux qui, de loin  
ou d'un regard d'ensemble,  
semblaient tous identiques.  
C'étaient des chiens courants de

belle taille, de robes feu et neige sale. Rassemblés sur une terrasse pour la plupart d'entre eux, ou serrés les uns contre les autres sur les marches d'un escalier en face d'une grille pour les plus hardis de la meute, tous attendaient le « maître chien » qui allait ouvrir la grille.

Dans la cour du chenil, bien alignés sur un même rang, les quartiers de viande avaient été jetés, formant un énorme bourrelet de carcasses et de chairs déchirées.

Bien que les chiens parussent tous identiques, lorsqu'on les regardait chacun d'entre eux en particulier, leur tête, leur regard, leur expression et leur comportement différaient assez nettement les uns des autres.

Une telle meute, même aussi compacte et constituant une troupe disciplinée, n'était-elle pas en réalité une somme d'individualités



qui, une fois isolées en des lieux ou des situations en les quelles elles eussent pu se singulariser, n'auraient plus alors été l'un de ces éléments ordonnés d'une meute gouvernée ?

Ce désir de nourriture, exacerbé par les aboiements, les gesticulations et une tension générale parvenue à son paroxysme, ne semblait pas toutefois ressentie par les spectateurs avec l'acuité dont on se serait attendu. Sans doute parce qu'une chape d'autorité, de conditionnement et d'encadrement par les maîtres chiens pesait sur la meute de tout son poids.

D'ailleurs, lorsque le maître chien et son assistant ouvrirent la grille de la cour, les animaux se précipitèrent, non pas tout de suite sur la nourriture tant désirée, mais devant le maître chien, tels des chanteurs de brousse pour une chorale en pleine jungle.

En l'occurrence, le fouet du maître chien faisait office de bâton de chef d'orchestre.

En ces instants de tension extrême, s'élevaient des clameurs que l'on eut pu prendre pour des chants de guerriers. Mais l'ordre attendu n'ayant encore point été donné, la meute ainsi tenue en respect se dressait tout entière telle une cohorte de soldats en armes prête à l'assaut.

Enfin le maître chien d'un mouvement de bras à peine perceptible, puis s'écartant de sa position stratégique, donna le signal de la curée...

Aussitôt cessèrent les aboiements et, en un ballet agencé et cadencé, mais tournoyant, ponctué de grognements et de claquements de mâchoires, les bêtes se saisirent chacune d'une pièce de viande ou d'une carcasse.

Je me demandais si chaque bête

parviendrait à s'emparer d'un morceau et apaiserait sa faim. Mais j'observais le maître chien qui évoluait, attentif au moindre incident, au beau milieu de la meute. Alors je vis bien que chaque chien avait pris part au festin et que nul ne demeurait à l'écart ou exclu, dépourvu de nourriture.

De cet énorme bourrelet de carcasses et de pièces de viande déchirées, en quelques instants il ne resta plus rien au sol. Pas même les os puisque ceux-ci furent broyés entre les puissantes mâchoires.

Ceux qui avaient pris les morceaux avec les os les plus volumineux furent les derniers des retardataires à rejoindre le gros de la meute déjà léchant chaque centimètre carré de la cour ou buvant goulûment au bassin alimenté par un puissant jet d'eau jailli d'un gros tuyau.

Une odeur animale de poil mouillé, d'humeurs fortes et de peau tannée

régnaient autour du chenil. Les bêtes rassasiées se léchaient entre elles et parfois se montraient les dents, se mordaient au museau ; une altercation bruyante survenait dans un face à face entre deux fauves... Mais l'emprise du maître chien sur l'ensemble de la meute et sur les plus querelleux en particulier, tempérerait la dureté du rapport de communication.

Les uns après les autres, les spectateurs, agglutinés devant la grande grille extérieure durant le repas de la meute, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les allées du parc... Il n'y avait plus rien à voir.

## TROUSSALET HECTORION

Il s'appelait Troussalet...  
Troussalet Hectorion pour être plus précis...

Il demeurait à Sainte Ursule les Engelures, hameau de quelque cinq cent âmes sur le plateau de Chibrac à 1300 mètres d'altitude, en Alfrancie méridionale...

A Sainte Ursule les Engelures il n'y avait ni ADSL, ni WI FI ni Multimédia. Ni même de « bas débit » puisque pas de Web du tout.

Un vieux car tout crapi tout vermoulu de capot et de pare choc, assurait trois fois dans la semaine la liaison avec la grande ville du pays de Chibrac située à 70 kilomètres, Mandoline.

Troussalet Hectorion ne se déplaçant qu'en vélo, décida, un 29 février, de traverser le plateau gelé pour se rendre à Mandoline, à la Grande Poste.

Dans l'une des sacoches de son vélo « à la papa », il avait inséré, enveloppé de papier journal, son manuscrit dactylographié, de trois cent pages environ : « Les Sentiers

de l'Espoir »... Une œuvre plus ou moins autobiographique truffée de philosophie sentimentale et de quelques fantasmes. Une rencontre, une séparation, un drame... tel était en gros, le thème du roman.

Troussalet Hectorion s'était dit qu'il trouverait bien à la Grande Poste de Mandoline, l'emballage prêt à poster qui conviendrait pour l'envoi de son manuscrit aux Editions Gallinacet, de Panamo...

Nous étions en l'an de grâce 2028 mais, à Sainte Ursule les Engelures l'on eut cru le calendrier en retard de quelques générations.

Sur sa Remington à la Hemingway, Troussalet Hectorion « balzaquait de première » selon son sentiment, sur ces « Sentiers de l'Espoir » gentiment désuets. Et de nobles et grandes espérances s'alanguissaient dans des voyages au bout de la nuit déchirés par les voix imaginaires d'affreux contradicteurs supposés...

Cependant les grandes espérances reprenaient de l'élan lorsqu'apparaissait dans son ravissant imperméable de star littéraire, avec un visage offert et des lèvres entrouvertes, la Responsable en Chef du Comité de Lecture de la célèbre maison d'édition Gallinacet... Mais bien sûr, la jeune femme très chic n'était dans la réalité de la nuit hivernale inachevée, qu'une écharpe de brume, longue, visagée et cintrée, se balançant dans un ciel encore tout de noir vêtu...

A Sainte Ursule les Engelures, on y gèle, on y gèle, en février... On y gèle de l'âme et de la braguette lorsqu'on se nomme Troussalet Hectorion, qu'on rêve des feux de Gallinacet et qu'on maudit tous ces pedzouilles, ces fumistes et ces illusionnistes chevronnés qui eux, décrochent les prix, font des tirages et passent à la

Télé chez Laumennoir samedi soir...

Désuets, les « Sentiers de l'Espoir » ? C'est ce qu'on va voir ! Il a tout de même pris un conseiller littéraire, le Troussalet ! Un conseiller littéraire patenté et référencé qui lui balarguait en haut et à gauche de ses feuilles A4, au dessus des marges emplies de cinglantes rougeurs... du « cher Hectorion » !

Même son porion, du lundi matin au vendredi soir, dans les galeries vitrées de la Mine des Réalités, à l'heure de la pause, y croyait aux « Sentiers de l'Espoir »...

« Eh, Hectorion, t'en es à quel chapitre ? »

Attention ! L'Hectorion, il va peut-être la décrocher, sa sélection par le Comité de Lecture de Gallinacet ! Eh, dame ! Par les temps qui courent, depuis qu'on a fêté le centenaire de 14/18, qu'on



exhume les vieilles machines à écrire, et qu'on dit qu'il y a trop de monde et de merde sur le Web, on publie moins en ligne paraît-il ! Et un manuscrit expédié dans un emballage postal, en 2028, c'est pas encore redevenu aussi courant qu'au temps de la « possibilité d'une île » en 2005 !

Oui mais... Seulement voilà : L'Août tire à sa fin, le plateau est brûlant, et Gallinacet n'a pas répondu !

« Vous m'avez bien niqué la tête , Sentiers de l'Espoir », se coucha Troussalet... Hectorion pour être plus précis... Au premier soir de septembre les volets clos et le drap autour du cou...

## **LA PAQUE DES CHRETINS**

A Manikéa festoyaient à la Pâque les Chrétiens en famille autour

du Grand Œuf Géant en chocolat.

Et, du grand œuf péte, se répandaient sur la nappe Bohons et Mohovés, petits santons en sucre coloré que l'on allait croquer, qu'ils fussent Bohons ou Mohovés...

L'on s'était crêpé le tempérament pour décider si le Grand Œuf Géant serait en chocolat noir ou en chocolat au lait, s'il y aurait plus de Bohons que de Mohovés ou l'inverse.

Enfin l'œuf était là, sur la table, et Asturpion, de sa trentaine en CDI chez Titeuf and Cie, bénissait devant la famille recomposée les rondeurs de l'œuf avant de l'occire d'un coup de manche d'opinel.

On s'en foutait chez Asturpion la trentaine bien dans ses baskets le plateau – télé sur le canap'...du CPE, de l'avenir du monde, des grèves et des manifs, de la pollution et de la couche d'ozone ! L'œuf il était en promo à Champion, avec un

énorme ruban bleu et un nœud à grandes oreilles ! Ce qu'il fallait c'était, pour l'Août prochain, un peu de « Thune » pour se payer la Costa Brava et avant juillet si possible la chaîne Hi Fi de Conforama à prix cassé.

« Ah ! le SDF devant l'Intermarché ! S'il allait au moins acheter son magnum de blanc ailleurs qu'à Intermarché après avoir fait la manche ! »

« Ah ! Ces jeunes trou – du – cul des banlieues pourries, s'ils foutaient pas la merde ! »

« Et tous ces Africains qui passent Gibraltar à la nage, ils vont voir l'eldorado que c'est l'Europe ! »

C'est la pâque des Chrétiens dans un meilleur avril que les avrils du Second Empire ou de l'Inde profonde.

C'est la pâque des Chrétiens qui ne croient qu'à la Thune.

C'est la pâque des Chrétiens où l'on

en écrête des rêves et des rêves...  
C'est la pâque des Chrétins où l'on  
s'en violace la crête à la vue de  
toutes ces poules qui n'avancent pas  
dans la foule !  
C'est la pâque des Chrétins où l'on  
rit de Blandine dans l'arène.  
Mais, Chrétin ! Tu es peut-être mon  
frère, mon fils, mon ami, mon  
copain...ou un simple clampin de  
passage !  
Alors.. Vais-je passer ma vie entière  
à me violacer la crête de toute cette  
pâque de Chrétins ?  
Et si je t'aimais quand même ?

PETEDEVANLEFRIGOQUIBAIL  
LE...

Il fut au cœur de ce dernier  
hiver de neige et de glaces vers la  
fin d'un janvier qui n'avait rien à  
envier aux janviers de guerre en

Russie d'il y a un demi siècle... Un triste avorton d'Hememene qui menaçait de ses virulentes et puantes diatribes de sévir tout de crasse et de bave dans les forums du Web...

Eut-il montré le bout de sa patte griffue aux coussinets vérolés en ouvrant la porte d'Alexandrie ou d'autres portes encore, que nous l'eussions accueilli, cet Hememene, à bras raccourcis !

Un tiède et fringuant avril, de ses tendres et jeunes feuilles, de ses petites fleurs des prés et de ses jours caracolant en écharpes de lumière chaque matin et soir plus longues, semble avoir à jamais exilé ce Hememene dans le désert de sa préexistence... Car il était bien « préexistant », ce Hememene ! Et tous les « préexistants ne naissent pas !

Mais voici un Nouveau... Enfin, l'idée d'un nouveau, à dire

vrai : Pètedevanlefrigoquibaille, de son pseudo.

Pètedevanlefrigoquibaille a cependant une belle âme !

Pètedevanlefrigoquibaille dans les forums littéraires ça jette un froid dans les chapitres variés où les filles chic et les mecs distingués n'ont point de ces mots avariés.

Pètedevanlefrigoquibaille pour un pseudo c'est un peu lonlong mais bon... ça louffe en musique de tripes pour faire peur aux fausses belles âmes et aux trico – tricotrices de mots racés avec encore l'haleine et les senteurs de la nuit en pyjam' au p'tit dèj'...

Pètedevanlefrigoquibaille à l'âme pourtant si délicate s'est humé le revers de deux doigts de sa main à ces visages surgis de ses rêves...

Pètedevanlefrigoquibaille, de quel accueil te faut-il ouvrir notre esprit et notre cœur, nos humeurs, nos délires...et nos gentillesse même ?

Nous qui ne sont pas ces « fausses belles âmes » que tu pourfends de ton intestine musique !

Et si tu nous avais enfin trouvés, Pète devant le frigo quibaille, nous, ces êtres aux rêves fous et généreux, ces rêves absolus auxquels tu ne croyais plus ?

Ne changerais-tu pas de pseudo ?

## L'ORCHIDEE

Tous les contes commencent par « Il était une fois... » Et bien sûr, ils sont « féériques »...si l'on peut dire !

Il était donc une fois, une jeune femme très belle dont le visage venait de déchirer le voile d'une histoire à nulle autre pareille dans le vaste univers : l'histoire des Humains sur une planète ayant pour nom La Terre.

Le voile déchiré, le visage de la jeune femme parut, mais l'histoire de ces Humains se perpétua, circula dans le courant des civilisations...

Ce visage s'ouvrait au monde dans une alliance de lumière et de poussière d'étoiles. Quel être cependant, était vraiment cette jeune femme ? D'où venait-elle ?

Il paraît que l'orchidée est une fleur parvenue à cette étape de l'évolution des espèces végétales qui la relie au monde animal. Parce qu'elle se sert de la semence d'un insecte mâle pour être fécondée.

Certaines orchidées d'ailleurs, se reproduisent par un procédé très complexe, encore méconnu dans la genèse même de ses mécanismes. Il faut alors, pour vraiment comprendre, entrer dans l'univers de l'infiniment petit. L'orchidée produit une phéromone qui attire l'insecte. Un « petit bouton » sert de



leurre à l'insecte. Mais l'insecte, surpris, est rejeté sur le côté, projetant sa semence. Une semence qui fécondera d'autres fleurs.

Et il y a encore plus étonnant : certaine orchidée n'est pas comme les autres, ne « fabrique » pas la phéromone, la reçoit de la femelle de l'insecte et en imprègne son « bouton ».

C'est l'insecte mâle qui, au cours d'un « voyage nuptial », amène sa compagne sans ailes et n'ayant vécu que dans la terre, jusqu'à la pointe d'un brin d'herbe balancé par le vent... Sur le brin d'herbe le mâle féconde la femelle en la recouvrant de tout son poids et de toute sa masse. Le brin d'herbe reçoit les phéromones de la femelle. Le vent emporte les phéromones jusqu'à l'orchidée toute proche.

Quelques mâles de cette espèce d'insecte n'ont pas encore « mené » de « compagne » à la pointe du brin

d'herbe... Ils ont envie de baiser, comme on dit chez les Humains. (Et oui ! Il n'y a pas que le « voyage nuptial » !)

Le mâle ailé, donc, (rappelons que la femelle vit dans la terre et n'a pas d'ailes)... est attiré par l'orchidée imprégnée des phéromones de la femelle (celle du voyage nuptial). Le mâle se pose sur le « bouton » de l'orchidée, tente l'enserrement mais n'y parvient point puisque ce « bouton » n'est qu'un leurre, et répand sa semence puis s'envole aussitôt.

La jeune femme au visage de lumière avait en elle comme un cœur de lèvres qui, à seulement l'approcher, dégageait plus de chaleur, procurait plus de bien être qu'une étreinte telle que les Humains qui s'aiment en ont habituellement.

Ainsi recevait-elle comme une

semence... ou une émanation d'esprit se déposant sur son cœur de lèvres, de ces êtres qui l'approchaient...

Alors s'accomplissait un prodige... Le cœur de lèvres « fécondé » par la semence d'esprit de l'être de passage, produisait une « essence » qui s'évaporait du cœur de lèvres de la jeune femme et entrait dans l'esprit de l'être de passage. Mais pour que cela se fît, l'esprit de l'être devait être « préparé » à recevoir l'essence. Si tel n'était pas le cas, si l'esprit de l'être en l'état où il se tenait au moment de l'ensemencement du cœur de lèvres, n'était plus « réceptif » lors de la diffusion de l'essence, alors l'essence se diluait...

Ainsi l'être ayant pu recevoir l'essence, lorsqu'il accomplit plus tard l'acte d'amour avec une

personne de sexe opposé, procréé un génie...

Que ce fut-il passé, si la jeune femme au visage de lumière, et l'homme à l'esprit en évolution qui l'avait approchée, s'étaient accouplés et si de surcroît, l'esprit de l'homme eut été préparé ?

Très curieusement, ils n'auraient pas forcément conçu un génie, mais un être ordinaire...

Nous sommes tous... des êtres ordinaires. Mais il y a parfois, en de fugaces instants tout au moins, en chacun de nous, quelque chose qui ressemble à du génie. Les « vrais génies » n'existent pas : ils sont une idée que l'on se fait, lors de « certaines rencontres qui marquent à jamais »...

Ceci n'est qu'un conte...

LES ETRES DE  
PIERRE

Comment ces êtres de pierre à la couleur de la cendre, figés dans le désert, avaient-ils pu résister aux vents les plus violents, à ces hordes de grands oiseaux carnassiers venus se poser sur des épaules, des têtes et des pieds immobiles qui, depuis des milliers d'années, défiaient les voyageurs égarés ?... Alors que des nuées de papillons aux ailes de sel, après le passage de la dernière caravane des hommes du désert ; les réduisirent, ces êtres de pierre, en poussière ?

La légèreté des ailes de tous ces papillons n'avait-elle été figée elle aussi, dans le vent du désert, en lamelles de sel ; réductrice à jamais de cette dureté des êtres de pierre que ni les vents les plus fous, ni les oiseaux aux plus puissantes serres, n'avaient pulvérisés ?

Fallut-il que passât la dernière caravane des hommes pour que

s'abatte cette nuée de papillons  
« morts – vivants » ?

Ainsi en est-il de cette  
lumière de l'esprit qui a condamné  
les hommes : elle est « morte –  
vivante » !

A quoi sert la lumière de l'esprit si  
elle ne sauve pas les hommes ?

Nous sommes déjà ces êtres de  
pierre... Mais nous ne sommes pas  
perdus puisque n'est pas encore  
venue la légèreté aux ailes de sel,  
comme sur cette Terre qui fut, jadis,  
et dont les êtres qui la peuplèrent,  
de pierre devinrent poussière...

## LES TROIS DIEUX

Il était une fois trois dieux  
dans le ciel.

Le dieu à la lumière de feu, le dieu à  
la lumière bleue et le dieu à la  
lumière blanche.

Un jour, les trois dieux tinrent  
conseil afin de sceller le destin

d'une petite planète habitée par les Humanuscules.

Les trois dieux conçurent ensemble un projet.

Chacun développa son idée :

Le dieu à la lumière de feu dit : « Il faut que ces Humanuscules aillent jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, puisque de toute manière ils disparaîtront. Ainsi auront-ils vécu et connu. Pour cela je leur donne l'intelligence ».

Le dieu à la lumière bleue dit : « Bravo pour l'intelligence, lumière de feu. Moi, je donne aux Humanuscules la Connaissance : ainsi sauront-ils ce qui leur arrivera, par l'intelligence qu'ils utiliseront pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations. Mais je veux qu'ils soient libres et responsables de ce qu'ils font ».

Le dieu à la lumière blanche

dit : « Moi, je vais entrer dans l'esprit des Humanuscules avec ma lumière blanche, parce que je crois que l'intelligence et la connaissance ne peuvent pas les rendre vraiment libres : en effet, conditionnés et soumis à tout ce qu'implique dans leur vie une voie ou une autre choisie, quel sera le sens de leur liberté ? Avec cette lumière de moi dans leur esprit, peut-être pourront-ils se délivrer du conditionnement et de la soumission ».

Alors le dieu à la lumière de feu et le dieu à la lumière bleue voulurent eux aussi entrer dans l'esprit des Humanuscules.

Alors commença, et se poursuivit, l'expérience...

La lumière de feu et la lumière bleue, dans leur alliance avec la lumière blanche, prirent cependant la plus grande part de l'esprit des Humanuscules : parce qu'elles étaient deux, et que la blanche



n'était qu'une...

Effectivement l'intelligence et la connaissance ne rendirent pas les Humanuscules libres.

Un jour, il y eut un moment très difficile pour les Humanuscules : si la Connaissance les avait bien responsabilisés, du moins en partie ; l'intelligence qu'ils utilisèrent pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, les déshumanusculèrent. Alors le dieu à la lumière de feu dit : « Ils sont perdus mais ils ont vécu et connu ».

Puis, le dieu à la lumière bleue dit : « Parce qu'ils se sont déshumanusculés » alors que je les destinai à devenir des Humains, je vais mettre fin à l'expérience : leur planète sera une roche nue qui tournera sans avenir dans la nuit du ciel. »

Mais le dieu à la lumière blanche dit : « Il y a cependant sur cette

planète des êtres qui ne sont pas entièrement déshumanusculés et qui ont de la lumière de moi dans leur esprit. »

Les trois dieux tinrent de nouveau conseil...

Et, d'une roche qui n'était pas encore totalement nue, les déshumanusculés se réhumanusculèrent.

Ces trois dieux ne sont qu'une « vue de l'esprit »... En fait, je ne crois pas qu'il y ait un dieu ou des dieux... Du moins, pas comme il est habituel d'y croire... ou de ne pas y croire.

## MONSEIGNEUR DUPANLOUP

C'était un « mec très bien »... On le surnommait dans son entourage, avec ironie et condescendance amusée,

« Monseigneur Dupanloup ».

Oh, il avait bien quelques petites obscurités – qui n'en a point, de ces petites obscurités – Il n'était pas cependant, « Monseigneur Dupanloup », particulièrement charismatique, ne montait pas sur les tables dans les soirées littéraires pour déclamer sa poésie ou des extraits de ses dernières œuvres... Il ne s'emparait pas du micro dans les salles de conférence... C'était plutôt un homme de petit comité, attentif, observateur, discret... Et sa gentillesse autant que sa délicatesse étaient légendaires.

On le disait fidèle à ses amitiés et sans aucune agressivité même si l'on le conspuait.

En somme, c'était un « mec bien »...

Il écrivait des livres, était publié, lu, commenté, et décrochait quelques prix...

La gent féminine dans ses plus

beaux atours, avec ses visages ravissants et ses regards émus, lui faisait fête... Il y en eut tout de même, de ces charmantes créatures, qui eussent bien jeté leur délicate silhouette entre les bras de cette âme si forte et si bien trempée... Oh, certes ! « Monseigneur Dupanloup » eût sans conteste conçu quelques fêlures relationnelles, un peu embrassé, mordillé un lobe d'oreille, effleuré des lèvres discrètement tendues, pris des doigts de fée dans l'une de ses mains... et devisé sans ambiguïté, poété, philosophé ou tout simplement échangé des propos anodins d'une jolie et douce voix d'homme « posé »...

« Monseigneur Dupanloup » n'était pas un charismatique des salons du livre, eût sans doute été un probable et honorable « Goncourable » si de Grands Editeurs eussent connu l'existence de ses livres, car il avait,

il faut le dire, un talent fou,  
« Monseigneur Dupanloup »...

Mais il captait, captait,  
captait...

Captait comme le meilleur de tous  
les neveux n'ayant jamais espéré  
aucun héritage... Mais s'étant vu  
remettre un jour l'Escarcelle... et la  
Belle.

« Monseigneur Dupanloup » n'est-il  
pas un « merveilleux prédateur » ?

Est-ce que « merveilleusement  
prédateur », c'est faire du bien aux  
gens ? Y-a-t-il de la liberté pour la  
Belle dans une escarcelle désormais  
jardin privé de « Monseigneur  
Dupanloup » ?

Belle... Je t'aime trop pour  
te recueillir avec l'Escarcelle.

Et l'Escarcelle elle-même, n'est-elle  
pas un trésor qu'il me siérait de  
partager , en neveu amoureux de  
toutes les Belles, avec tous mes  
compagnons de voyage, de fêtes, de

joies et de peines... Sans que jamais ne soit inscrit sur mon front « Monseigneur Dupanloup »... ou tout autre nom de sage ou d'archange ?

## BULLE DE ROCHE

C'était une sphère creuse... Une sphère rocheuse. A l'intérieur un homme y était enfermé, qui pouvait s'y tenir debout car sa taille était égale au diamètre intérieur de la sphère, ou couché courbé puisqu'il pouvait s'y étendre dedans.

Curieusement, à l'intérieur de cette bulle de roche, il ne faisait pas noir mais l'on y voyait comme en plein jour. La paroi était rugueuse et d'une épaisseur qui semblait sans limite. En quelque endroit où l'homme posât sa main à plat sur la paroi, il sentait toute la dureté et

l'aspérité de la roche : une surface constituée de petits cailloux collés les uns aux autres, déchirant la peau au moindre frottement un peu appuyé.

Plus curieusement encore, en deux points opposés de l'intérieur de la bulle, situés au niveau de la tête de l'homme se tenant debout, il y avait un petit robinet d'eau et un trou de deux centimètres de diamètre.

L'homme s'approcha tout d'abord du petit robinet qu'il ouvrit : un mince filet d'une eau très claire coula. L'homme referma le robinet.

Puis l'homme s'approcha du trou, y colla l'un de ses yeux et regarda : une lumière pâle et diffuse éclairait un « tunnel » ressemblant à l'intérieur d'un boyau ou d'une grosse artère que le faisceau d'une sonde lumineuse aurait parcouru le plus loin possible. Mais le « tunnel » semblait très long et sans issue.

Depuis combien de temps déjà, l'homme se trouvait-il enfermé à l'intérieur de la bulle rocheuse ?

Et comment s'y trouvait-il enfermé ?

L'homme réfléchit, pensa qu'il allait mourir et se dit que le plus tôt possible serait le mieux : il lui suffisait de ne pas ouvrir le robinet, et donc, de ne pas boire l'eau...

Mais l'instinct de conservation fut plus fort que le désir de mourir au plus vite. Alors l'homme ouvrit le robinet et but l'eau qui coulait.

Comme il n'y avait plus ni de jour ni de nuit, mais seulement l'affaiblissement de son corps par manque de nourriture ; et toujours par le trou éclairé ce « boyau » sans issue ; et encore cette surface dure et rugueuse... Et aussi cette angoisse tantôt croissante et vertigineuse, tantôt diffuse et presque respirable à force de rêve et d'espoir fous... L'homme ne sut



quel espace de temps le séparait du moment de son enfermement à celui de sa délivrance.

Et du temps s'écoula, effectivement...

Et de l'eau...

Et des rêves, et de l'espoir...

Et de l'angoisse

Et cette peur viscérale, absolue, vertigineuse...

Enfin, comme si venait un étrange matin de lumière noire et brillante, il y eut ce moment là : celui d'une nuit soudaine, douce comme le printemps d'un pays de soleil, jaillie du petit trou.

Et le trou s'élargit

Un visage parut...

Et le visage dit à l'homme : « Tu n'es plus seul. Je viens boire à tes rêves. Il n'y a plus de bulle de roche. Moi aussi j'ai des rêves et de l'eau ! Et en plus, je ne viens pas seul te voir et te toucher de mes doigts, d'autres visages viennent

avec moi... »

## LA PETITE CHEVRE DE MONSIEUR YOUCIBE

Il était une fois en un temps indéterminé de ce monde des Humains que l'on disait être La Terre, sur un haut plateau de roches dominant un belvédère à la végétation luxuriante et boisé, un étrange bâtiment constitué en sa base de cubes aux terrasses creuses, de petites tours crénelées aux longues fenêtres étroites et d'autres accotements cylindriques, coniques, bardés de plaques métalliques, de panneaux vitrés et de balcons courbés.

Ces cubes, ces tours et ces accotements formaient une assise architecturale, en un seul bloc posé sur le haut plateau de roches, évoquant une merde de chien géante, géométrique et pétrifiée...

Et cet immense excrément aux parois lisses et luisantes d'un gris acier constellé d'éclats de lumière blanche, soutenait, planté en son centre un gratte -ciel de quelque cent étages dont le sommet ressemblait à un chapeau à large bord. Mais ce « chapeau » était en réalité à une île suspendue dans le ciel, une île rocheuse et boisée, élevée en un dôme verdoyant aux pentes abruptes.

Tout là haut vivait monsieur Youcibe, un vieil ermite que les Humains de Partokyork, la grande ville située au dessous du belvédère et du haut plateau de roches, avaient exilé à cause des ses « sauts de chèvre » sur les trottoirs de Bankpopi, le grand quartier de la Finance Crapulaire.

A force d'imiter le saut de jeunes chèvres sauvages lors que retentissaient les douze coups de gong ponctuant chacune des deux

moitiés de la journée de travail dans les bureaux de Bankpopi, monsieur Youcibe conçut le projet d'acheter une petite chèvre blanche au marché de Pachikpabo, le marché des Tordus, des Escamotés et des Banquiers ratés...

Par la grande Diagonale macadamroutière traversant Partokyork, monsieur Youcibe avait donc conduit sa petite chèvre blanche jusqu'au Belvédère, puis de là, sur le haut plateau de roches et enfin s'était perdu dans les longs couloirs tournant à l'intérieur des cubes et des tours grises avant de rejoindre par l'Ascenseur numéro 7, le sommet - île du gratte ciel.

Dans le temps que dura ce trajet, monsieur Youcibe n'avait tout d'abord rencontré le long de la Diagonale, que des bureaucrates à gabardines crasseuses et aux regards envieux, qui semblaient vouloir dévorer la petite chèvre. Certaines

même de ces créatures au visage bile et en perpétuelle quête de « thune », qui s'agitaient devant des « thunérifères » et pissaient sur le trottoir pour ne point perdre de temps, se retournaient et, la « thune » à la main, écartaient les pans de leur gabardine de l'autre main, exhibant un sexe velu, noueux et soubressautant... au passage de monsieur Youcibe et de la petite chèvre blanche.

Plus tard, dans les couloirs du grand excrément géométrométrique, puis dans le hall d'ascenseurs au rez de chaussée du gratte ciel, n'avait régné qu'indifférence, mépris ou silence de la part de ces « Humanuscules » programmés comme des marionnettes sans ficelles avec une puce électronique dans leur ventre bourré de fausses tripes.

Ainsi vivait en ce temps non identifié du monde des Humains et

des Humanuscules, dans une île au dôme verdoyant juchée sur un gratte ciel, un vieil ermite en compagnie de sa petite chèvre blanche...

Au dernier étage du gratte ciel, sous un plafond rocheux et boisé d'où pendaient des mottes de terre, il y avait un bureau qui semblait en réfection, délimité par des panneaux d'une matière transparente et des cloisons en planches. Au dessus d'une ouverture qui devait être l'entrée du bureau, l'on pouvait lire cette inscription en caractères bleu foncé : « Office du Tourisme ». Une jeune femme habillée comme une hôtesse de compagnie aérienne tapotait de ses doigts fins sur le clavier d'un ordinateur... Les « touristes » cependant, n'étaient pas légion bien que les ascenseurs fonctionnassent sans relâche. Un monsieur Dupin tout endimanché, accompagné de sa Dupine drapée dans un joli manteau cintré, et d'un

caniche blanc, s'enquit de « ce qu'il y avait à voir » depuis la bordure dentelée de l'île qu'aucune rambarde ou clôture ne protégeait du grand abîme.

« Trois écus par personne et un sol pour votre petit chien » répondit l'hôtesse.

Dupin et Dupine, dans un grand vent de haut ciel, virent tout en bas, l'immensité de la ville... et tous ces agglomérats d'allumettes métalliques, ces dômes ruisselants de lumière blanche, ces flèches et ces tétons de pierre à perte de vue ; puis, tout au fond, une échancrure bleu marine effondrée en dessous de la ligne d'horizon, la grande baie des Sages, la Porte Océane...

Au moment où le petit caniche glissa sur une roche mouvante et tomba dans le vide, à dix pas en arrière, dans les buissons épineux retentit un hurlement suivi d'un halètement puis d'un

grognement et d'un craquement...  
C'était le loup qui venait de se jeter sur la petite chèvre de monsieur Youcibe.

Du coup, le Dupin et sa Dupine se retournèrent et virent en face d'eux un grand chien gris aux yeux d'enfant qui, tout étonné de voir des humains en ce lieu, demeurait en arrêt, remuant frénétiquement sa queue, tendant son museau comme en l'attente d'une caresse ou d'un ordre.

A terre cependant, une touffe de poils blancs, des os brisés et une substance moelleuse et sanguinolente, devant le chien, indiquaient bien qu'un drame venait de se produire. Mais les flancs du chien paisiblement battaient, ces yeux d'enfant et cette queue agitée, rassuraient monsieur Dupin et sa Dupine désormais endeuillés d'un petit être blanc qu'ils avaient vu tomber et tournoyer dans le vide



jusqu'à n'être plus qu'un point de neige au fond d'un gouffre bleu.

## LA REVOLTE DES PLOUQUES

C'était au pays de Marmagne, durant l'été qui suivit la réélection de la Cheftaine du parti des Bontins.

Le clan des Branchelus depuis six ans déjà, dominait la Nation, étreignant des idées et des concepts comme on embrasse, pétrit et pénètre des jeunes femmes debout et joliment habillées devant des œuvres d'art incomprises.

Il y a, assurément, quelque chose d'orgasmique, d'une violence inouïe et d'une souveraineté implacable, à imposer ainsi une vision du monde à tout un peuple, vision dont on se gargarise à l'idée que le peuple ne comprend rien à

cette vision.

Dans les humeurs, les senteurs et les éclaboussures de l'étreinte souveraine médiatisée à l'intention des « aspirants Branchelus », se vautrent aussi les « sous aspirants Branchelus ».

Les œuvres d'art incomprises, ou interprétées selon des cultes et des modes filant telles des comètes froides et neigeuses ; les jeunes femmes joliment et « pailletement » vêtues, pétries et froissées par les doigts de ces Branchelus fêtards, festivaliers et salonards ; l'orgasme généralisé, insolent et condescendant de ces Branchelus peu ou prou friqués du parti des Bontins ou du parti des Queues Bleues...

Tout cela n'enrosissait point l'horizon des Plouques qui, du matin au soir, trimaient sur leurs machines, arpentaient les trottoirs sans espoir, ou géraient sur leurs

comptes bancaires de pharaoniques découverts.

Les Branchelus, pour la plupart d'entre eux, disaient de ces Plouques, qu'ils étaient incultes, larvaires, gavés de Télé poubelle et indécontractables, alors même que leurs grands ténors, producteurs de ces « télé poubelle », possédaient chez eux, dans leurs belles maisons avec parc, piscine et écurie, de splendides bibliothèques, allaient à l'opéra, assistaient aux « premières » et finançaient de hautes études pour leurs enfants...

En cet été là, à Marmagne, il y eut le 10<sup>ème</sup> été des « Scènes Plurielles et Atypiques », la plus grande manifestation socio culturelle du pays tout entier.

Comme chaque année, des foules immenses de Branchelus et de Plouques se côtoyant en rangs serrés, s'y trouvèrent concassées, mélangées, agglutinées devant les

innombrables scènes de rue et de places publiques.

Friteries, sandwicheries, chapiteaux de restauration, boutiques ambulantes, bars improvisés, bals et orchestres, jeux de cirque et théâtre sur l'herbe, offraient à tout ce vaste monde le rire, le spectacle, le couvert et la boisson.

Pour cette 10<sup>ème</sup> édition des « Scènes Plurielles et Atypiques », contrairement aux années précédentes, l'entrée n'était pas gratuite. Toute la ville avait été entourée d'une haute palissade et aux accès contrôlés par les employés municipaux siégeant dans de petits bastions moyenâgeux, il fallait aux différents guichets, acheter un « pass » pour la journée, au prix de 20 euro.

En outre, dans les vastes parkings aménagés en plein champ, le prix du stationnement avait été fixé à 2euro par voiture, 10 euro par

autobus ou camping-car, ce prix ayant doublé par rapport à celui demandé l'an passé...

Pour la « couleur locale », parce que le pays de Marmagne était célèbre pour ses forêts d'acacias ; l'on avait instauré une monnaie en bois sous forme de plaquettes ovales de différentes dimensions, le « Marmu ». Un « Marmu » valait 2euro 50.

Il fallait donc, après avoir acheté le « pass », échanger ses euros contre des « Marmus » en plaquettes de 1, 2, 5 ou 10 « marmu » qui n'étaient plus échangeables à la sortie.

Si les spectacles étaient bien « gratuits », à l'intérieur de l'enceinte, nombreux, variés... mais imposant cependant de longues files d'attente puis une station debout sous le soleil ou la pluie durant une bonne heure au moins, les « marmus » permettaient de boire et de se restaurer ou d'acheter les

« souvenirs » et les « fanfreluches » dans les boutiques.

Depuis huit jours la Fête battait son plein et les foules assistaient aux spectacles.

Cependant, de longues colonnes de vacanciers et de gens venus de tout le pays, passaient devant les sandwicheries et les boutiques ambulantes sans rien acheter, et, sous les chapiteaux de restauration, de nombreux bancs attendaient des derrières qui ne s'asseyaient point... Il faut dire que durant les deux dernières années, le prix du « pain bagnat » ou de « l'américain » était passé de 3 à 5euro, et que l'on ne buvait rien à moins de 2euro 50 le verre ou 3euro la petite bouteille... Et qu'avec les « marmus », c'était encore plus onéreux ! Aussi voyait-on sur l'herbe ou le long des palissades, des gens installés debout ou assis par terre qui mangeaient les provisions qu'ils avaient amenées

dans leurs sacs.

Le 9<sup>ème</sup> jour il y eut un incident qui dégénéra en émeute générale...

Un petit groupe de Plouques, qui s'était vu évincé d'un spectacle après une longue attente en plein soleil, par des Branchelus quelque peu « allumés » (ou illuminés) entre eux ; s'en prit aux toilettes attenantes, apostropha les Branchelus par des propos acides, ouvrit les toilettes, et les gens de ce groupe vidèrent dans la cuvette leurs bourses de « marmus ».

Et tous les Plouques aux alentours, en firent autant ! Et même quelques Branchelus soudainement ralliés à cette colère spontanée des Plouques. Toutes les toilettes de la Fête furent bouchées, puis débordèrent.

Et les foules sortirent de la ville, désertant les « Scènes Plurielles et Atypiques ». Seuls demeurèrent sur place quelques Branchelus

déconfits, et les magistrats de la ville, outrés, la rosette piquée du « pin's » de la Cheftaine du parti des Bontins, rosette déstructurée par les mouvements de moulinet du bras, effectués lors de saluts aux administrés.

Puis les Plouques regagnèrent leurs foyers... reçurent leurs avis d'imposition, épluchèrent leurs comptes.

Une fronde couva quelque temps.

Il se passa quelque chose d'étrange dans ce pays...

Comme si tous ces gens, les Plouques et leurs alliés Branchelus —débranchés— s'étaient « donné le mot » entre eux par quelque lien de pensée...

L'audimat des émissions Télé –poubelle baissa, et à dire vrai s'effondra...

Les Grands Auteurs à la mode ne furent plus lus...

La jeunesse bouda les magazines



« People »...

L'on se dépiercingua, se démaquilla, se débijouta...

Les UGC produisant des thrillers pétants aux intrigues complexes virent leurs salles sans spectateurs...

L'on arrêta le « Sudoku » dans les transports publics...

Les Plouques, las des grèves et des manifs, des courriers de lecteurs et des forums d'expression sur internet, des sujets d'actualité, des argumentaires, des sondages d'opinion et des polémiques, firent la GREVE GENERALE... De toutes les visions du monde, et de tous les étals rutilants du monde...

Ce fut la révolte des Plouques, la révolte de ces vivants que l'on prenait pour des morts avec un gousset accroché dans leur cercueil à hublots ou à roulettes...

Lorsque j'eus terminé de

raconter cette histoire, un Branchelu me dit :

« Eh, Plouque de mes roupettes, t'as fini de rêver, avec la musique de ta trompette ? »

... Et je trompetai, je trompetai... Et en plus j'avais un « bec – marteau » !

## APRES LA REVOLTE DES PLOUQUES

La Cheftaine, réélue de justesse d'ailleurs, ne l'oublions pas... Et son parti des Bontins encore tout puissant, tenta de récupérer à son compte le mouvement de l'été qui suivit les « Scènes Plurielles et Atypiques », insufflé par les Plouques, à Marmagne.

Mais le mouvement, vers la fin de l'été, devint incontrôlable.

Les Grands Ténors du Parti des

Bontins y perdirent leur « branchelingue », se dispersant en conjectures, ébauches de projets et élaboration de programmes.

Les Plouques, inorganisés certes, formaient entre eux des réseaux enchevêtrés qui ne se ralliaient plus comme jadis du temps des modes, des magazines People et de la Téléréalité, aux Branchelus, aux Bontins ou aux Queues Bleues.

Et, parce que le mouvement de l'été contestataire des Plouques devenait incontrôlable, la Cheftaine fit une dernière tentative : elle instaura une Taxe sur les Réseaux, dont le montant dépendait du rayonnement du réseau.

Ainsi les « petits réseaux », très nombreux et fédérant des sensibilités aussi marginales que diverses, durent pour s'acquitter de la Taxe sur les Réseaux (TSR), demander à leurs adhérents une cotisation annuelle relativement

élevée, de l'ordre de cent euro.

Par contre, les « plus grands réseaux », moins nombreux mais fédérant des sensibilités d'un ordre plus commun, purent s'acquitter d'une TSR de base, et par conséquent, demandèrent à leurs adhérents une cotisation annuelle assez modeste, de l'ordre de 10 à 20 euro.

Mais les réseaux se défirent, ou périclitèrent par dispersions massives de leurs adhérents ou par l'absence de nouvelles inscriptions. D'autres réseaux se formèrent, qui ne purent être contrôlés.

Et vint une nouvelle génération de « hackers » parmi les Plouques...

Contrairement aux premiers « hackers », qui étaient pour la plupart d'entre eux des perturbateurs et des salisseurs ; les nouveaux « hackers » formés aux techniques informatiques et aux subtilités de plus en plus complexes

du Web, répandirent dans tout le pays, le « Web catacombique », catalyseur de mouvements et de sensibilités culturelles, artistiques... ou de vie pratique, sans aucun « péage » et d'une liberté d'accès sans limites...

C'est donc sur ce « Web catacombique », véritable réseau parallèle et totalement incontrôlé, que les Plouques s'exprimèrent, communiquèrent entre eux, constituèrent des « bourses » d'échanges, créèrent de nouveaux « marchés informels »... Et le « Web catacombique » se développa au détriment du Web des réseaux formels ; les Grands Marchés Mondialistes et leurs castes de financiers propriétaires gestionnaires actionnaires furent peu à peu « court-circuités » et essayèrent de se recycler en organisant un « Web Anti Catacombique » mais les Plouques

s'étaient « hackérisés » en si grand nombre, que le « Web Anti Catacombique » ne put prospérer durablement.

C'est ainsi que les Plouques prirent le pouvoir, se le partagèrent et se le transmirent entre eux... Tant que subsista le « Web catacombique »...

EH, GARCON,  
PRENDS LA BARRE !

Il est de ces forteresses que je bombarderais et de ces tours crénelées que je cisailerais...

Et j'en brûlerais de feu grégeois, de ces rivages inhospitaliers...

J'en criblerais de grenaille, de ces vitraux aux condescendants reflets...

J'en botterais au cul, de ces princes arrogants qui prédatent le pauvre peuple...

J'en torcherais de kilomètres de tags, ces remparts de cités –

prisons...

J'en défriserais les frisures – culte,  
de ces cathédrales élevées à la  
gloire de l'Argent – Roi...

Et, sans avoir jamais battu d'aucun  
pavillon, pas même de ce Grand  
Noir dans les aubes déchirées aux  
abords des rivages...

Après avoir couru les océans j'irais  
mouiller dans ces ports que j'aime,  
ces ports amis, ces ports d'un autre  
monde ancrés dans les criques des  
pays de ce monde...

Dans ces ports, j'y « draguerai » à  
ciel ouvert ces visages de femme,  
d'enfants et de vieillards et de  
braves gens, du feu de mon esprit et  
de mon cœur...

Je les ferais, tous ces enfants là,  
reines, rois et princes, milliardaires  
de regards et de sourires...

Je leur passerais ce flambeau qui me  
vient de je ne sais d'où et que j'ai  
tenu d'une main tremblante...

Et, lorsque je quitterais le port pour

d'autres traversées d'océan, de nuits polaires ou d'ardeurs tropicales...

Le jour de mon dernier voyage et donc, de mon naufrage...

Je leur dirai : « Je ne veux ni larmes ni stèles ».

## LES ZOBS SECS

Lorsque meurent des gens que nous avons connu, nous ne pouvons décemment, à moins d'empêchement justifié ou de trop grand éloignement, ne pas assister aux obsèques – Excusez moi, au risque de vous choquer, j'ai envie de dire, peut-être par dérision en face de la mort : « aux zobs secs » ( comme des verges fripées, desséchées et ne pouvant plus jamais projeter le moindre petit splash de purée ), parce que la mort



voyez vous, je la perçois comme l'incapacité que nous avons désormais à nous jeter de tout notre être sur ces visages et dans ces regards qui nous ont tant plu et que nous avons tant aimés – Ne pas, non plus, manifester cette compassion si habituelle, par le rituel qui s'impose, aux membres de la famille du défunt.

Alors que le mourant n'est pas encore mort, et la date des obsèques bien sûr inconnue, nous nous disons parfois : « Il faudrait que cela n'ait pas lieu jeudi, ou samedi, ou lundi prochain parce que ce jour là je ne pourrai me libérer de mes obligations professionnelles, mon patron ne me donnera pas la journée »... Ou bien : « Pas ce jour là parce que je rate un rendez vous important, une affaire, un voyage ou une occasion de rencontre entre amis qui ne se renouvellera pas de sitôt ». Comme si le mourant aurait

encore « l'obligation » en quelque sorte de choisir le jour de sa mort afin de ne pas nous déranger !

Cet égoïsme et cette hypocrisie des vivants sont, autant que les dures lois de la nécessité et du principe selon lequel la vie continue pour ceux qui restent, les éléments fondamentaux d'un édifice si ébranlé déjà dans ses structures, que son écroulement prévisible ne semble plus faire aucun doute... Mais pourrait-il en être autrement ?

## HUMAINS, TOUTOUS ET MINOUS PELES

Certains êtres en toutes nos cités et villages de France ou d'ailleurs, ont un destin misérable, solitaire et tragique...

Misérable, parce que déficients intellectuellement ou peu favorisés par la nature comme on dit,

déconsidérés dans leur famille dès leur enfance, ils n'ont pu s'intégrer dans la communauté humaine, exercer un emploi déterminé ni s'installer comme il convient pour la plupart d'entre nous, dans une vie « normale ».

Solitaire, parce que tout ce qui les dessert aux yeux du monde les confine en une existence sans relations, et donc sans repères affectifs, sans foyer et sans ouverture vers une « vie sociale ».

Tragique, parce que les années passent, les déficiences s'accroissent, la misère et la solitude se font encore plus écrasantes, plus invalidantes.

Ces êtres là meurent toujours seuls dans un recoin de leur maison, dans un logement souvent insalubre, dans la rue ou dans un couloir d'hôpital...Après avoir vécu dans une crasse épouvantable au milieu d'objets, de hardes, de meubles

déglingués et de nourritures avariées.

Pour les toutous et les minous pelés, bannis des « bonnes maisons », il y a la SPA... Avant le crématoire.

Pour les humains pelés, il n'y a que le mépris, les refuges provisoires, la moquerie universelle et pour finir... La fosse commune sans nom ni inscription.

Le 21 juillet 1969, lorsque des hommes ont marché sur la lune et qu'autour du Palais de la Découverte à Paris tout le monde s'embrassait... Et ce jour proche ou lointain où l'homme découvrira qu'il n'est pas seul dans l'univers, que tout le monde s'embrassera de nouveau, il n'y eut pas et il n'y aura pas de bise pour les humains pelés...

Elle est bien raide tout de même notre vie ! Alors que de beaux messieurs et demoiseaux en content de bien raides aux jolies

fillettes et que de belles et plantureuses fesses écrasent les sommiers, nos exclus crèvent dans la solitude !

### **La fête battait son plein...**

C'était un de ces lieux, fête de village, foire, marché, exposition ou autre manifestation culturelle, artisanale, populaire... Où l'on dresse des stands gastronomiques, de longues tables recouvertes de papier blanc et des étals sur la place publique afin que les gens puissent boire et se restaurer.

Il y avait là un marchand de frites et de saucisses, un vendeur de sandwiches, un cabaret de toile et de planches, des grills et des fourneaux où l'on cuisait côtelettes, cuisses de canard, brochettes ; des vendeurs de fruits, de gâteaux, de pains divers, de miel, de confitures

et de toutes sortes de produits de terroir ; d'aguichantes fermières en costume du pays qui préparaient des assiettes de charcuteries bien garnies de pâtés et de tranches de saucisson.

La fête battait son plein, la brocante, hétéroclite, occupait une grande partie de la place et toutes les rues de la petite cité. La journée était fort belle, ensoleillée ; touristes et gens du pays en une foule colorée se pressaient autour des étals.

L'heure de midi venant, pas le moindre petit recoin de l'une des nombreuses tables dressées sous les arbres de la place ne se trouvait libre, et des gens, debout, picoraient dans leurs assiettes en carton, se servant de leurs doigts, se maculant les lèvres et les joues ou parfois la chemise. Des familles entières entourées d'enfants posaient sur les bancs et les tables de grands sacs emplis de tout ce qu'ils avaient

acheté, étalaient les victuailles, cela sentait fort la frite, la graisse, la viande rôtie, le vin éventé, la sueur. Haleines épicées et bouquet de fromages, mouches agressives et bourdonnantes se posant sur les reliefs de repas, dans les assiettes sales et au bord des verres, longues taches de vin sur le papier blanc froissé, fumées de cigarettes, cris, appels et conversations animées, violoneux, trompettistes et batteurs installés entre les étals ou naviguant entre les tables, tout cela composait une fresque grouillante de vie, écrasée d'odeurs, de sons, de couleurs et lumière crue.

J'avais un tout petit budget... Et l'estomac dans les talons. Que ce soit pour un bout de pain, une assiette de charcuterie ou une barquette de frites, partout il fallait attendre son tour ou plutôt se frayer un passage entre deux « costauds » en long maillot de corps et

bermuda, dont la sacoche en bandoulière ou la volumineuse « banane » sur le ventre semblaient s'opposer à toute tentative d'infiltration. Et de plantureuses dames aux fessiers larges comme des tonneaux, enveloppées de vêtements bouffants constituaient un barrage infranchissable devant l'étal des charcuteries.

Alors je renonçai à « jouer des coudes » et me dirigeai vers le rôtiiseur qui vendait aussi des frites. Après une demi heure d'attente je pus effectuer ma commande soit une grosse saucisse de pays et une barquette de frites. Lorsque j'eus payé le tout je m'entendis dire : « Allez vous asseoir là, et l'on vous servira ». Je vis venir la saucisse mais pas les frites. Dépité, je refis la queue puis demandai, presque timidement : « Vous n'auriez pas par hasard une petite barquette de frites ? » L'on me répondit : « Il n'y



a plus de frites ».

Le soleil à ce moment là, parvenait à son point culminant ; les cris et les conversations, les haleines épicées, les mouches, les reliefs de repas et je dois le dire, une « convivialité » rotante, suante, soufflante et bruyante, exerçaient sur ma sensibilité du moment, sur mon esprit devenu soudain rebelle et étranger à ce tumulte, une étrange pression qui me fit prendre une brusque décision...

Alors que de toute ma vie je n'avais jamais rien volé, je décidai un raid solitaire et vengeur. Je courus entre les tables et les étals, m'emparai, ici, d'une cuisse de canard, là, d'un pain entier à la croûte dorée, et là encore d'une part de gâteau, sous l'œil incrédule et vivement surpris de deux ou trois opulentes ménagères. Je quittai la place, m'enfilai dans l'une des rues et me perdis dans le brouhaha de cette fête

estivale et populaire qui jusqu'au soir battit son plein.

## DE QUELLE BAISE ES TU ?

C'était un mec qui baisait pas comme les autres mecs.

Et quand on baise comme les autres mecs, c'est au meilleur qui baise, à celui qui a la plus grosse cote auprès des nanas.

Le mec, lui, celui qui baisait pas comme les autres, il avait pas les nanas « lambda » à sa botte.

Les nanas « lambda », elles, voulaient du « cliquant », avec des portables au ceinturon et des assiettes en carton pleines de salades composées sur les genoux assis sur le canapé avant ou après la baise...

Ou des beaux gosses déhanchés en slip basse taille le verre à la

paluche...

Ou de l'artiste branché qui laboure des toiles de lin tendues entre 4 clous à coups de couteau – pinceau...

Ou du « lambdamoiseau » en tenue de plage à 3plombes du mat' sur l'asphalte inondé de lune d'une cité balnéaire un soir de juillet, qui se dandine le cul au rythme d'un cœur de pieuvre orchestral...

Ou de l'universitaire peu ou prou friqué qui refait le monde au « Bordeaux » en face d'un « perroquet » bien tassé et trois cacahuètes sucrées.

Et pour toutes ces nanas « lambda », y'en a, des « pi » et des « mu » ensuqués dans les modes et les contrefaçons, les « embrouillaminis » et les « emberlificotements » ; fans de textos et de SMS et du dernier Harry Potter, du langage « té – té yaka cékoul » ; acrobates de

formules éculées, de franglais,  
d'onomatopées et de syllabes  
miaulées...

Et ça baise et ça baise...

A qui baisera mieux qu'à la mode et  
plus haut que le vent.

Voilà ! On n'a jamais autant baisé  
comme les autres... En baisant  
différent !

Mais... Pour le mec qui baisait pas  
comme les autres mecs, y'avait tout  
de même - et oui qui l'eût cru - des  
nanas « alpha » et des nanas  
« oméga » !